

Erin Lange

MA
DERNIÈRE
CHANCE
S'APPELLE
BILLY D.

Le livre

Dans la vie, il faut se battre. Dane Washington ne le sait que trop bien. À la moindre occasion, ses poings le démangent et ils parlent pour lui. Jusqu'à présent, ses bons résultats au lycée lui ont évité les plus gros ennuis. Seulement, il n'a plus droit à l'erreur : encore une bagarre et ce sera l'exclusion. Mais la violence, Dane ne parvient pas à la contrôler. Sa dernière chance s'appelle Billy D., un garçon qui vient de s'installer à côté de chez lui avec sa mère.

Billy D. est trisomique, il n'a pas les moyens de se défendre, et certains en profitent. Si Dane acceptait d'être son ambassadeur au lycée, cela pourrait lui offrir le salut. Billy D. a une autre mission pour Dane : il voudrait qu'il l'aide à retrouver son père. Leur seul indice : un atlas des États-Unis, et des énigmes à toutes les pages, ou presque.

L'auteure

Erin Lange, jeune journaliste américaine, écrit des livres qui parlent du réel. Elle confronte ses héros adolescents à des difficultés qui les abîment : pauvreté, harcèlement, absence de père... Mais elle nous rappelle que les rencontres peuvent changer les choses.

Erin Lange

Ma dernière chance s'appelle Billy D.

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Valérie Dayre

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM +

Butter

*Pour Matt,
qui parvient à me maintenir au sol
tout en me laissant prendre mon vol*

La première fois que j'ai vu Billy D., j'avais un pied sur la gorge d'un type et une main dans ma poche. Il était debout de l'autre côté de la rue et il regardait – même pas par en dessous –, il regardait fixement sans prononcer un mot, sans ciller.

– Qu'est-ce que tu reluques ? lui ai-je lancé.

Sa bouche s'est ouverte en un O muet, mais il n'a pas répondu. Il n'est pas parti non plus, il est resté à regarder.

Quelque chose a gargouillé dans le gosier qui se trouvait sous mon pied, j'ai baissé les yeux. Le type avait l'air d'avoir du mal à respirer, mais son visage n'était pas encore rouge, alors j'ai reporté mon attention sur l'autre.

– Casse-toi de là ! Ou t'es le suivant !

C'était plutôt une menace en l'air. Même depuis l'autre côté de la rue, je pouvais voir à son expression stupide, à sa mâchoire molle et à sa façon étrange

de rentrer les épaules qu'il était différent – probablement en éducation spécialisée. Et ceux-là, je ne les cognais pas.

Question de principes.

– Hé, t'es sourd ou quoi? J'ai dit « dégage! ».

Il hésita, esquissa un mouvement sans conviction vers la gauche, puis vers la droite. Encore une fois il me dévisagea, considéra ensuite le gars sous ma godasse, enfin il fixa les yeux sur la chaussée et partit d'un pas lourd.

Drôle de zigoto.

La main qui se trouvait dans ma poche se referma sur un chewing-gum. J'enfournai la tablette et me concentrai de nouveau sur l'affaire en cours. Sous mon pied, sur fond de macadam gravillonné, la figure commençait à se colorer salement. Je levai le pied et shootai dans un bout de bitume branlant qui vint taquiner l'épaule du type. Ça ne devait pas être agréable parce qu'il tressaillit entre deux halètements.

– Tu trouves que ça fait mal? Ce n'est rien comparé à ce que je ferai à ta *voiture* si tu me cherches encore une fois.

Il n'avait pas retrouvé sa voix, une chance pour lui, car il était sûrement assez crétin pour dire le truc qui m'aurait contrarié majeur. Il se redressa en position assise et se traîna le long de la rue en direction de sa

caisse dont la portière était restée ouverte. C'était une Mustang d'un rouge rutilant, un modèle vintage retapé, qui remontait à l'époque où les Mustang étaient encore classe. Il était à mi-chemin quand je lui lançai :

– Et tu ferais mieux de prendre un autre chemin pour le bahut. Si je revois ta bagnole dans cette rue, je pulvérise ton pare-brise et ta petite gueule en prime.

Le type finit par se hisser sur le siège conducteur et se tourna juste assez longtemps pour me fusiller du regard avant de claquer sa portière. Je répondis par un poing brandi dans sa direction et, bien que je sois trop loin pour risquer de le toucher, j'entendis le *clonk* des portières qui se verrouillaient. Risible.

Quelle lopette.

La Mustang rugit jusqu'au carrefour et sortit de mon champ de vision. Je me grattai les paumes par habitude, mais ce n'était pas nécessaire. La démangeaison avait disparu avec la voiture.

Ça commençait toujours comme ça – par la démangeaison. Je la sentais au creux de mes paumes, une sensation cuisante impossible à ignorer. Si j'essayais, ça s'étendait comme une toile d'araignée, irradiait dans toute la main, me brûlait jusqu'au bout des doigts. Fermer ces doigts en poing et donner à ce

poing une piste d'atterrissage était le seul moyen de neutraliser l'irritation.

Je n'ai jamais su ce qui la déclenchait. Ça pouvait être aussi insignifiant qu'un gars qui levait les yeux au ciel quand je prenais la parole en classe, ou aussi évident qu'une espèce de trouduc en Mustang rouge vif qui baisse sa vitre pour me demander pourquoi je ne peux pas me payer une voiture. Ces temps-ci, je ne pouvais pas grand-chose dans le premier cas – j'étais à deux doigts de me faire virer du lycée. Sans mes bonnes notes, ils m'auraient déjà mis à la porte. Dans le second cas, en revanche, le type écopait d'une extirpation manu militari de sa tire suivie d'une correction à même l'humble bitume. J'aurais poussé la leçon plus loin avec le minus à la Mustang, mais le zozo de l'autre côté de la rue m'avait distrait. Quelque chose du côté de ses yeux – bridés et ronds à la fois – m'avait déconcerté. J'avais l'impression d'être jugé – sentiment qui en temps normal provoquait la démangeaison de mes paumes. Or, dans le cas du même à face molle, je me serais plutôt gratté la tête que les mains.

Le con à la Mustang rouge avait raison sur un point. Comment un mec de seize ans qui se respecte peut-il ne pas posséder de voiture ?

J'envoyai valser quelques cailloux en reprenant

ma route. Je n'étais pas le seul élève de première du lycée Mark-Twain à ne pas avoir de voiture, mais on était peu nombreux. Même si Columbia, Missouri, n'est pas précisément le lieu de résidence des gens riches et célèbres, la plupart des familles arrivent néanmoins à racler un peu de pognon pour une vieille bagnole.

Au carrefour, je pris la direction opposée à celle de la Mustang. Les nantis à droite. Les fauchés à gauche. Je me redressai, tête, épaules, colonne vertébrale plus fières, comme si le type à la Mustang pouvait encore me voir. Est-ce qu'on a besoin de quatre roues quand on a deux poings ?

Plus j'avancais, plus les jardins devenaient négligés, la peinture des maisons écaillée. Ma rue était la dernière avant que ces maisons et jardins cèdent la place à des caravanes et des chemins à peine gravillonnés. Dès que j'eus tourné l'angle, je repérai le fourgon de déménagement devenu familier à force de rester garé de l'autre côté de la rue, précisément en face de chez moi. Près d'une semaine que l'engin était là, à me bloquer carrément la vue depuis la fenêtre de ma chambre.

Combien de temps ça prend de décharger une camionnette de location ?

Je glissai un œil vers la maison derrière, me

demandant quel genre de voisins glandeurs étaient en train de s'installer là pour dégrader encore plus le quartier, et je m'arrêtai net. Depuis les marches de l'entrée, une paire d'yeux avait accroché les miens – des yeux d'une forme tellement particulière que je les reconnus aussitôt. Exactement comme la fois d'avant, le gosse me regardait sans broncher. Peut-être parce qu'il était à bonne distance de moi, ou peut-être parce qu'il était trop abruti pour sentir le danger, toujours est-il qu'il ne détourna pas le regard du mien.

– C'est impoli de dévisager les gens, dis-je pour le provoquer.

En guise de réponse, il ajusta son sac à dos, le montant plus haut sur ses épaules étrangement arrondies. Il était court sur pattes, un peu corpulent, aussi son mouvement, ajouté à sa posture empotée et voûtée, parut mettre en péril son équilibre de gros lourdaud. À vrai dire, tout semblait lourd chez lui, depuis les paupières jusqu'aux bras. J'attendis de voir s'il allait basculer, ça m'aurait bien fait rigoler, mais il se rétablit.

– C'est *idiot* de dévisager les gens, tentai-je encore.

Il battit des paupières.

C'était quoi ? De la peur ? De la moquerie ?

J'attendis la démangeaison, elle ne vint pas. C'était rude de se mettre en colère contre quelqu'un alors que je n'avais pas idée de ce qu'il pensait. Pour finir, je pointai un index d'avertissement dans sa direction.

– Tu as de la chance que je ne cogne pas les débiles.

Une ombre passa sur son visage – un semblant d'émotion.

– Je ne suis pas un débile, dit-il avec une certaine force, comme s'il y croyait vraiment.

Même sa voix soulignait qu'il n'était pas comme les autres. Une voix plutôt haut perchée – *il attend encore la puberté, celui-là* – et qui donnait l'impression que ses dents faisaient barrage à sa langue.

– Je ne suis pas un débile, répéta-t-il plus fort.

Et il tapa du pied, histoire de bien accentuer son affirmation.

– D'accord, d'accord.

Je levai la main en signe de reddition. Je n'allais pas chercher la bagarre avec un môme déficient. Je voulais juste qu'il cesse de me lorgner avec ses yeux exorbités.

– Mais tu arrêtes de zieuter, compris ?

Je m'en allai vers mes pénates et j'étais à mi-chemin quand sa voix résonna de nouveau :

– Tes habits ne sont pas assortis !

Hein ?

Je fis volte-face. Il avait croisé les bras sur sa poitrine dans une attitude suffisante qui, devait-il penser, couronnait l'insulte. Inexplicablement embarrassé, je jetai un coup d'œil à mes vêtements. Comment un jean et un sweat à capuche pouvaient-ils ne pas être assortis ? Je relevai les yeux afin de lui demander – lui demander sincèrement – de quoi il causait, mais les marches sur lesquelles il s'était tenu étaient vides. J'entrevis seulement un sac à dos qui disparaissait dans la maison.

Remerciements

L'histoire de deux garçons qui cheminaient seuls, pour un jour enfin se rencontrer... Il en a fallu des gens pour les amener jusque-là !

Mes premiers mercis vont à mes premiers lecteurs – Michael Lange, dont la compétence professionnelle fut inestimable, et Holly Lange, qui voue à ces personnages une affection encore plus grande que la mienne. Vous êtes les seules personnes à vous Cogner. Chaque. Brouillon. Sans. Exception. Et il se trouve que vous êtes les meilleurs parents qu'une fille puisse souhaiter.

Il m'a fallu un mois pour écrire ce roman. Puis il a fallu un an pour le réécrire, avec l'aide de Gemma Cooper et de Kelly Thompson. Remerciements infinis à vous deux. J'attache une grande valeur à votre talent et à votre amitié. Et un merci particulier à Marie Saavedra, qui a fourni le genre d'éclairage qui ne peut venir que de l'expérience personnelle.

Mes livres n'existeraient pas sans le travail inlassable de Caroline Abbey et de Jennifer Laughran. Mille mercis à vous deux. Merci aussi à ma famille éditoriale chez Faber au Royaume-Uni, notamment Alice Swan, Leah Thaxton, Emma Eldridge et James Rose. Grâce à vous, mes livres ont une maison de l'autre côté de l'Atlantique.

Enfin, et par-dessus tout, merci à ma famille et à mes amis. Votre soutien et vos encouragements me font aller de l'avant – surtout Matt Helm, à qui revient tout le mérite même s'il ne veut jamais se l'attribuer. Je vous aime chacun et tous.

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Médium + poche
© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition française

© 2013 by Erin Lange

Titre de l'édition originale : « Dead Ends »

(Faber & Faber Limited, Bloomsbury House, Londres)

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique

*Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : juin 2017*

ISBN 978-2-211-23881-6